



Qu'il soit béni à jamais !



Sœur Christiane

Mes origines

Pierrecourt est un petit village de Haute-Saône, blotti au pied du plateau de Langres, deux cents habitants à peine, avec ses maisons rassemblées autour de son église. C'est là que je suis née le 8 janvier 1930, au creux d'un hiver rigoureux comme on en connaissait à l'époque.

Du côté paternel, mes ancêtres étaient présents dans le village depuis plus de cinq siècles.

Mes parents étaient de petits agriculteurs en polyculture-élevage, comme dans toute cette région, sur un sol pauvre et caillouteux. Nous étions trois enfants, un garçon et deux filles, je suis le numéro deux de la famille.

La vie du village était simple, presque en autarcie. Sur place on trouvait boulanger, épicier, café, maréchal-ferrant, burrelier. Quelques commerçants, boucher, primeurs y passaient chaque semaine.

Chaque village ou presque avait son curé. La vie chrétienne rythmait le déroulement du temps ; la messe du dimanche rassemblait tous les habitants. On comptait sur les doigts de la main les non-pratiquants. En plus des grandes fêtes de l'année liturgique, il y avait, au temps du Carême, une prière et le chemin de croix ; et aussi le mois de Marie, celui du Rosaire ; et les processions : la Fête-Dieu, les Rogations, le 15 Août. La Saint Martin, fête patronale,

apportait un autre genre de distractions avec le bal, les balançoires et le petit étal de Mme X avec ses poupées, ses sucres d'orge et ses réglisses en rubans.

On grandissait dans cette atmosphère de foi, peut-être pas très éclairée, mais Dieu y avait sa place.

En recherche

Les années de guerre sont venues bouleverser la vie des villages. Nous étions en zone occupée avec les réquisitions, les perquisitions, la présence de soldats allemands qui envahissaient tout pour des périodes plus ou moins longues. L'école avait dû émigrer dans la salle à manger d'une paroissienne. On vivait dans l'inquiétude.

A la libération, les mouvements d'Action Catholique, qui avaient vécu en sourdine sous l'occupation puisque réunions et déplacements étaient sinon interdits, du moins difficiles, ont pu reprendre leur essor et se développer.

Les jeunes de la JAC, garçons et filles, ont pris en main leur destin pour redonner vie et joie dans les villages. C'était l'époque des Coupes de la Joie, des Fêtes de la terre, de la Fête des moissons, et aussi des sessions de formation, journées rurales et autres. Il fallait rompre avec la routine dans le travail, l'habitat, l'hygiène. Les besoins étaient grands.

Le mouvement était bien structuré. Avant d'être jacistes, les adolescentes étaient

Semeuses. Au village, nous étions un petit groupe avec une responsable aînée. Au cours d'une réunion, elle attire notre attention sur une photo du journal **Semeuse de France**, c'était quelques jeunes filles qui voulaient faire une congrégation pour les campagnes. Elle-même en connaissait une qui s'appelait Ghislaine. L'information en était restée là.

Après le temps des Semeuses, c'est l'engagement à la section et à la fédération. Nous étions à fond dans cette recherche pour de meilleures conditions de vie dans les campagnes. En même temps, dans nos réunions d'équipe, avec l'aumônier, nous essayions de faire le lien entre la vie et la foi, et à la lumière de l'Évangile, de découvrir davantage la personne de Jésus. Nous cherchions également comment rejoindre les jeunes que le mouvement n'atteignait pas. Comment les rencontrer ? Que leur proposer ? Un vrai souci missionnaire.

La question de notre avenir se posait aussi. Nos choix de vie : Mariage ? Vie religieuse ? Depuis un certain temps je pensais à la vie religieuse, mais sans plus. C'est au cours d'une retraite que j'ai répondu clairement à l'appel du Seigneur.

Suivre Jésus dans la vie religieuse, oui, mais où ? Comment ? Donner ma vie au Seigneur mais rester dans mon milieu d'origine, je tenais aux deux. Au village on connaissait des religieuses : une fille était missionnaire au Congo, une autre était entrée au Carmel. Trois Sœurs vivaient à la Maison Familiale qui venait de s'ouvrir.

A l'équipe fédérale, un vent soufflait dans cette direction : départs chez les Cisterciennes, les Franciscaines Missionnaires de Marie, au Prado. Ce qui faisait dire à l'aumônier : **Elles ne vont tout de même pas toutes finir au couvent !** Je ne disais rien mais continuais à chercher, jusqu'au jour où, en lisant Militante Jaciste, je trouve un article qui parle des Sœurs des



Sœur Christiane à la taille des pommiers, en Seine-et-Marne



- Campagnes. Aussitôt, je fais le lien avec la photo de Semeuse de France et je me dis : ça existe. Par mon curé, j'ai eu l'adresse de Sœur Ghislaine à qui j'ai écrit et qui m'a répondu en m'invitant à venir voir.

Chez les Sœurs des Campagnes

Deux jours à Lumigny en janvier 1954 m'ont suffi pour voir que j'avais trouvé ce que je cherchais : j'ai vu là des Sœurs jeunes, pleines d'entrain, dans une vie simple, fraternelle, avec la prière, le travail manuel, la présence et le partage avec le voisinage. Deux mois après, j'entrais chez les Sœurs des Campagnes.

Après les années du postulat et noviciat, nous partons en juillet 1958 à deux pour la fondation de Saint-Saturnin dans le Berry. Je suis restée dix ans dans cette région si attachante. En la quittant pour l'année d'étude, j'y ai laissé un petit morceau de mon cœur.

Après l'année d'étude, je rejoins Quatremare en Normandie. Pendant cinq mois je suis les cours à l'école de Vacher-Porcher, à Canappeville, en auditeur libre (les femmes n'y avaient pas encore accès), puis je travaille dans un verger.

Au bout de trois ans, nouveau départ, cette fois c'est pour Lumigny. Là pendant vingt-et-un ans, j'ai partagé mon temps entre sept mois de travail à temps plein dans un verger (les pommes me poursuivaient) et le reste au prieuré : jardin, environnement, etc.

J'ai beaucoup aimé ces deux aspects : vie au prieuré et travail salarié en équipe, partageant joies et difficultés du travail, mais aussi des familles...témoins, souvent silencieux, de la présence du Christ dans toute cette vie.



Jacqueline BARBE et Sœur Christiane

Dernier changement

Un dernier **quitte** et depuis vingt-quatre ans je suis à Lombreuil : Lombreuil avec sa communauté importante, riche de la diversité et des engagements de chacune et aussi des nombreux accueils à l'hôtellerie... Lombreuil, avec ses bâtiments imposants, son vaste environnement ouvert à tout vent et son grand jardin qui m'attendait.

Avec lui il a fallu une certaine adaptation pour passer de la riche et grasse terre de Brie au sable léger et pauvre du Gâtinais ! C'est mon emploi principal, j'y vis au rythme des saisons, au contact de la terre et avec les aléas de la nature. C'est une rude école d'humilité, mais aussi l'occasion de rendre grâce au Créateur pour toute cette beauté qui nous entoure et toute cette vie qui jaillit de partout : la semence qui germe, la plante qui pousse, la fleur qui éclot, la graine qui se forme. Quel mystère !

Avec les années qui s'accumulent, la superficie du jardin diminue. L'avenir de notre jardin est à l'étude : devenu trop grand pour nos forces, nous cherchons comment le partager avec d'autres qui prendraient le relais !

Je poursuis la route, jusqu'au jour, peut-être proche, où le Seigneur me prendra et, je l'espère, dans sa grande miséricorde, m'emportera au jardin du Paradis. **Qu'il soit béni à jamais !**

Sœur Christiane MARCHISET
Prieuré de Lombreuil (Loiret)